

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

Le comte me prit la main, et, avec un accent paternel qui me toucha jusqu'aux larmes : " Ajoutez, Stéphanie, me dit-il, que je vous connais assez pour être rassuré sur tout ce qu vous effraye. Non, mon enfant, vous n'avez rien à craindre, que de légères importunités. Vous êtes plus aimable et plus riche qu'il ne faut pour exciter beaucoup l'ambition des Sauveterre ; mais cette ambition-là se trompe sur sa portée. Ne brusquez rien, et confiez-vous à ceux qui vous aiment. Le manteau de pair éblouira quelques instants les yeux de Mme d'Aubecourt, il ne trompera pas son cœur. Vous méritez mieux qu'un costume, et, s'il faut absolument quelque chose de brodé pour vous obtenir, on tâchera de trouver des galons sous lesquels il y ait une âme. Je nourris un certain projet... — Ah ! monsieur le comte, criai-je avec quelque alarme, aidez-moi à défendre ma liberté, mais ne me préparez pas d'autres chaînes. Je me trouve si bien dans la situation où je suis ! — Ta, ta, ta, s'écria le comte en s'enfuyant ; une belle fille de vingt ans qui est riche, vertueuse et bonne, est une fille à marier. Il ne s'agit que de trouver le mari ; et dût-il venir de... la Chine, il viendra ! "

Qu'en pensez-vous, chère Elise ? Pour moi, je suis confondue et ravie. Que madame de Sauveterre se présente : je l'attends de pied ferme, eût-elle dix pages aux couleurs de Caniac pour porter sa queue.

XIX

4 juillet.

J'ai eu ce matin un baiser de Jeanne et un regard de Mme Darcet. Ah ! ma chère, la belle occupation que de faire des heureux ! " Nous sommes dans la joie jusque par-dessus le cœur, m'a dit Jeanne, croyant m'apprendre de grandes nouvelles. Cela a commencé par un journal qui, sans qu'on l'en ait prié, s'est mis à dire un bien infini du livre de mon frère. Nous avons à peine lu ce journal, qu'un vieux monsieur, la bonne grâce même, se présente et veut absolument voir Germain. Germain était sorti ; il attend, nous faisant le plus grand éloge de nos *Pharaons*. Nous étions contentes ! Enfin, Germain arrive, et les voilà qui causent, qui bouleversent des livres, qui discutent si bien, si fort, avec tant de zèle, que l'heure du dîner sonne, qu'elle passe, et que ce bon monsieur reste à dîner chez nous. Or, savez-vous, Mademoiselle, qui c'est ? Un membre de l'Académie des inscriptions ! Pour un savant, c'est plus que duc et pair. Il veut parler du livre de mon frère dans son Académie. Mais je ne vous ai rien dit encore. Ce journal a sans doute rappelé au ministre les demandes que Germain lui avait adressées. Pan ! hier on nous annonce coup sur coup que l'Imprimerie royale se chargera du nouveau livre, que le Gouvernement achète deux cents exemplaires du premier, que M. le ministre désire voir M. Darcet. Enfin, voilà le plus beau ! le libraire, qui venait quelquefois nous demander de l'argent, nous en apporte et sollicite la préférence pour une seconde édition !... Je la lui ai promise.

— Et que dit monsieur votre frère ? demandai-je en souriant.

— Il n'y comprend rien, reprit Jeanne, sinon que Dieu nous montre bien sa bonté. Ma pauvre mère et moi, nous avons failli en perdre la tête. Cependant nous devrions moins nous

étonner ; nous avons tant prié ! Je vous confierai, mademoiselle, qu'il y a quinze jours, obsédées par ce libraire, qui réclamait ses avances sur les frais d'impression, nous faisons une neuvaine, ma mère, notre servante et moi, pour qu'enfin le livre trouvât des acheteurs, le pauvre libraire sa somme, et nous la paix. Le bon Dieu nous a donné tout de suite plus que nous ne demandions ; voilà comme il agit toujours. Quel tendre père ! "

Oh ! oui, quel tendre père ! Pour moi, qui n'ai pas comme Jeanne la permission d'exprimer tout haut la joie dont je suis inondée, je me sauve à l'église, ou je m'enferme dans ma chambre, et là je me prosterne, je verse des pleurs reconnaissantes. N'est-ce pas une preuve que mes desseins sont agréés de Dieu, quand je le vois choisir en quelque sorte mon entreprise pour répandre sur ses fidèles serviteurs les grâces qu'ils lui ont demandées ?

XX

5 juillet.

Ce que je redoutais arrive comme je l'ai prévu. Les Sauveterre sont rentrés en grande faveur auprès de ma tante. Ils lui ont fait une visite ce soir, et Dieu sait s'il l'ont cajolée ! J'en conclus que la fortune de Mme d'Aubecourt est plus considérable encore que je ne pensais, et qu'ils en connaissent mieux que moi la hauteur, la largeur et toutes les dimensions. De mon coin, je les écoutais tristement, sans rien dire ; et les bonnes espérances que M. de Tourmagne m'avait données baissaient, baissaient, devenaient toutes petites, se réduisaient à rien. Il ne me restait que mon courage ; lui, du moins, ne baisse pas ; tout au contraire ! Quand même Germain n'existerait plus, les Sauveterre me feraient honneur. Le mot est bien gros, mais il est vrai. Je vous le demande, est-il juste que je sois ainsi tourmentée de ces gens-là, parce que j'hériterai d'un éclat qu'ils trouvent nécessaire à leur futile grandeur ? Que leur importerait ma personne, mes agréments et mes vertus, supposé que j'en aie, si je n'étais que la fille orpheline du pauvre capitaine Corbin ? Quand j'étais cette enfant indigente et presque abandonnée, quand j'étais laide, Germain, qui n'avait jamais entendu parler de la marquise d'Aubecourt, m'aimait comme sa sœur, me protégeait comme sa fille ; il ne me demandait que de l'aimer et de garder les qualités qu'il croyait voir poindre dans mon âme, pour faire de moi la compagne, l'heureuse compagne de sa noble vie !

Le vicomte vint plus d'une fois m'étaler ses grâces et me prier d'admirer son caquet. J'essayai de lui suggérer une ou deux sottises, mais il se tint sur ses gardes, trop bien averti par madame sa mère, et je ne fis qu'aiguillonner sa verve. hélas ! de tout le monde et de ma tante applaudie. J'étais au supplice. " Quoi ! pensais-je, n'y aura-t-il personne pour lui dire qu'il n'est qu'un fat ! " Mon charitable souhait fut à la fin rempli ; j'eus le plaisir de voir le vicomte écrasé par Germain absent. Quelqu'un demanda si l'on verrait M. de Tourmagne. " Je doute qu'il vienne, dis-je ; il dîne ce soir avec un savant qui doit lui parler de Sésostris. — Sésostris ! s'écria le vicomte ; passe encore s'il s'agissait de Cléopâtre : c'est le seul pharaon qui mérite un souvenir. — A propos de Pharaon, dit une autre personne, s'adressant à ma tante, avez-vous lu le livre à la mode ? — Quel livre ? demanda ma tante. — Un livre qu'on appelle *les Pharaons*, tout farci de grec, et néanmoins très-amusant. — Ah ! reprit une troisième personne, le livre de M. Darcet. On ne parle pas d'autre chose. Il paraît que le ministre en raffole et qu'il veut faire la fortune de l'auteur. — Qui de vous l'a lu ? " demanda ma tante.

(A continuer)